Ami du Clergé du 5 février 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur la souffrance chrétienne. — I. La mauvaise souffrance, 33 ; — II. La bonne souffrance, 34 ; — III. La souffrance chrétienne, 36.

Dominicales liturgiques. — VI. 2e *Dimanche de Carême :* Le royaume du Dieu vivant, 38 ; — VII. 3e *Dimanche :* Le royaume de la justice, 39.

[1] Nous ne donnons que des instructions sur le temps liturgique pour n'être pas trop en retard sur le calendrier.

CAREME SUR LA SOUFFRANCE CHRETIENNE

I

(1er Dimanche)

LA MAUVAISE SOUFFRANCE

Le poète F. Coppée intitulait la série d'articles écrits pendant les douleurs physiques qui l'acheminèrent vers Dieu : « *la Bonne Souffrance* ». Il pouvait s'écrier dans la préface : « Cent fois bénie donc la souffrance qui m'a ramené vers lui ! » *(Œuvres complètes,* IX, p. 18). Et il mettait en épigraphe la parole de Jésus : « Cette épreuve ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu » (Jo., IX, 4).

La « Bonne Souffrance » ! la souffrance bénie ! la souffrance non de mort, mais de vie, voilà ce que devrait devenir toute épreuve, petite ou grande, que Dieu permet dans nos existences. Par ignorance ou par lâcheté, quel abîme souvent entre les voies de la Providence et nos réalisations humaines. L'épreuve se défigure en mauvaise souffrance, en souffrance maudite, en souffrance de mort.

Telle nous apparaît et la souffrance du révolté, et la souffrance du stoïque et la souffrance du fataliste.

I. — *La souffrance du révolté*

Nous ne la connaissons que trop par certaines réflexions entendues, par les faits divers des journaux, par notre propre expérience. Elle s'achève en blasphème, en suicide, au minimum en découragement.

Notre tragédie nationale avec toutes ses conséquences a fait des victimes de cette triple espèce : des accusateurs de Dieu, des désespérés de la vie, des épuisés de l'effort.

Il faudrait ne s'être jamais mêlé à la foule pour n'avoir pas surpris quelquefois à propos de notre défaite, de nos prisonniers, ou de nos privations le blasphème tout fait : « S'il y avait un bon Dieu, il ne permettrait pas cela ! »

Des suicides ? Il y en a eu de trop retentissants et combien d'anonymes parmi tant d'intoxications par le gaz dont, pendant certaine période, la presse nous informait chaque matin et qui ne furent pas toutes accidentelles. Quant à la tentation du découragement, il arrive à certaines heures qu'elle guette les meilleurs parmi nous devant l'atonie quasi générale de la messe et la tâche gigantesque de notre relèvement.

Certes, m. f., que nous soyons profondément meurtris, humiliés, endoloris par la souffrance, ce n'est que trop normal et trop compréhensible. Nous n'avons pas à rougir de nos larmes à telle ou telle station de notre calvaire.

Mais, sous le coup de la douleur, la plus atroce et la plus injuste, ni le blasphème, ni le suicide, ni le découragement ne sont des attitudes dignes d'un chrétien, dignes même d'un homme. Elles n'ajoutent qu'une défaite nouvelle à d'autres défaites. Ce n'est pas notre volonté qui surmonte la douleur, mais la douleur qui triomphe de notre volonté.

En somme, mauvaise souffrance...

II. — *La souffrance du stoïque*

Alors, à quoi nous résoudre devant la douleur ? Nous raidir contre elle, et se faire un cœur d'airain ? C'est l'attitude du stoïque qui lui jette à la face : « Douleur, tu n'es qu'un mot ! »

Ce serait grande pitié qu'un chrétien pût rester vraiment insensible à ce point aux douleurs de la situation actuelle. Il dénoncerait du même coup la bassesse de son âme. Il ne serait qu'un brasseur d'affaires et un égoïste.

Dans notre pauvre humanité, sur le nombre, il se trouvera toujours des pêcheurs en eau trouble, des profiteurs renversant le proverbe et qui feront leur bonheur du malheur des autres. La perversion de certaines consciences dégrade jusque là : jusqu'à s'enrichir de la détresse commune ! dégradation, car ce sont les vautours qui s'abattent et s'engraissent sur les carnages.

Il y a aussi des privilégiés, ceux dont le malheur a épargné et les biens, et la fortune et la situation, ceux que n'inquiète pas l'avenir et qui peuvent voir venir. On n'a pas trouvé le moyen de supprimer l'inégalité du sort et d'un naufrage surnagent presque toujours quelques heureux rescapés. Ceux-là, s'ils sont sans cœur, peuvent évidemment garder un calme imperturbable, impassible, olympien.

S'ils sont sans cœur, s'il suffit à leur bonheur que le ravitaillement, et d'abord leur ravitaillement personnel redevienne normal, s'ils sont des êtres sans âme dans un monde sans âme.

Oui, ceux-là : les profiteurs, les privilégiés égoïstes, les matérialistes bien nantis, ceux-là peuvent prononcer sans mentir : « Douleur, tu n'es qu'un mot ! » Pourquoi ? Parce que jusqu'ici ils n'ont pas senti ses coups.

Mais la mère qui a perdu son fils, le sinistré qui a tout perdu et qui campe depuis des années, et même les privilégiés, mais qui ont encore un cœur et une âme pour éprouver en eux la souffrance de leurs frères, croyez-vous qu'ils puissent demeurer insensibles et dire sincèrement : « Douleur, tu n'es qu'un mot » ?

Mauvaise donc, la souffrance de l'égoïste.

III. — *La souffrance du fataliste*

Puisque mauvaise est la souffrance du révolté et impossible une attitude stoïque, il reste peut-être à résigner sans plus à son sort. Après tout, pour le passé, ce qui est fait est fait sans que nous puissions y rien changer désormais, et pour l'avenir, il n'arrivera que ce qui doit arriver. Nous n'avons qu'à attendre et à subir passivement des événements dont nous ne sommes pas les maîtres.

Ce serait là, position de fatalistes pratiques. Elle prend un air de bon sens et de sagesse humaine qui risque de donner le change et dont beaucoup s'accommoderaient facilement. Au fond, elle n'est qu'une solution d'apathie, d'inertie, de paresse.

Les fatalistes en effet se croisent les bras en disant : « C'est écrit ». Eh bien, non ! Ce qui est écrit, ce ne sont pas les faits, les événements, ce qui arrivera ; ce qui est écrit ce sont les lois, les enchaînements de cause à effet, que les principes posés produiront normalement leurs résultats.

Il n'est pas écrit qu'un malade mourra, mais il est écrit que si on ne fait absolument rien pour enrayer le mal, ce mal l'emportera. Il n'est pas écrit que Sodome et Gomorrhe seront foudroyées par le feu du ciel, mais il est écrit que si Dieu n'y trouve pas les dix justes qui contrebalancent leurs crimes elles seront anéanties. Il n'est pas écrit que nous périrons tous, mais il est écrit que, si nous ne faisons pénitence, nous périrons tous.

Ainsi le déroulement de l'histoire, de l'histoire des individus et de l'histoire des nations, relève certes de la Providence, mais d'une Providence qui fait entrer en ligne de compte notre concours ; il dépend de Dieu et des hommes ; *Dieu qui nous a créés sans nous et ne nous sauve pas sans nous.*

Aussi se résigner sans but à la douleur, la subir sans réaction, attendre, passif, son salut uniquement du ciel, ou du sort, c'est l'attitude paresseuse du démoralisé, qui conclut toujours par les mêmes gémissements : à quoi bon, il n'y a rien à faire.

Mauvaise souffrance aussi celle du fataliste.

* *

Oui ! mauvaises toutes ces souffrances. Souffrir en révolté, c'est s'avouer vaincu ; souffrir en stoïque, c'est impossible ; souffrir en fataliste, c'est paresse. Et vraiment le tragique de notre situation ne nous permet ni l'anathème, ni l'impraticable, ni l'inaction.

Alors, quelle attitude prendre ? Quelle conduite tenir ? Quelle voie suivre ?

Il est une autre manière de supporter les épreuves de la vie, celle que nous enseigne notre raison et mieux encore notre foi.

Sur cette voie royale nous tâcherons, avec la grâce de Dieu et le secours de la T. S. Vierge, de nous engager résolument.

Mais déjà, ayons la volonté de ne pas murmurer, de ne pas incriminer le bon Dieu, de ne pas nous en prendre à la Providence d'épreuves qui, nous ne le savons que trop, ne sont pas nécessairement un châtiment, mais le plus souvent l'aboutissement normal de nos fautes : la volonté aussi de ne pas nous durcir le cœur, de ne pas nous claquemurer dans notre situation peut-être privilégiée, de ne pas refuser de prendre notre part des épreuves des autres, lorsque il y a encore autour de nous tant de souffrances et de misères ; la volonté enfin de ne pas nous abandonner comme des épaves, des vaincus du sort, des jouets de la fatalité, quand nous savons que la Providence compte sur nos efforts pour réaliser ses desseins, qui ne peuvent être que des desseins d'amour et de bonheur. Ainsi soit-il.

II

2e Dimanche de Carême

LA BONNE SOUFFRANCE

Mes frères,

Vous connaissez la parole de S. Paul souvent citée « Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu. » Tout, en effet, même la souffrance, il faudrait dire, surtout la souffrance. Combien d'âmes qu'elle a rapprochées de Dieu ! Encore faut-il savoir en bien user.

Mauvais usage de la souffrance que se cabrer à son approche, se révolter contre elle, se refuser à l'accepter. D'aucuns exaltent le suicide comme un acte de courage. C'est la lâcheté du soldat qui déserte le combat.

Mauvais usage de la souffrance que la bravade du stoïque qui se rit de ses coups. Son rire n'est qu'une grimace et ses dénégations des mensonges. Cela se nomme vulgairement le faire à la pose, mais l'on sait ce qu'en vaut l'aune.

Mauvais usage de la souffrance que de s'abandonner à la fatalité. La fatalité est peut-être un mot commode pour excuser la paresse. C'est un mot vide pour qui croit à la Providence de Dieu et à la liberté des hommes.

Il n'y a qu'un bon usage de la douleur : c'est *l'endurance*.

Ce mot d'endurance éveille tout de suite dans notre esprit quelques idées assez claires : l'idée de grandes souffrances : on n'en parle pas pour une égratignure ; l'idée d'acceptation volontaire de son malheur : autrement l'on subit ; l'idée de constance dans la résignation : malgré la prolongation de l'épreuve ; qui finit par se révolter n'endure pas.

Mais en quoi consiste précisément l'endurance ? Qu'est-ce que demande cette mâle vertu ? Que faut-il pour la vraiment pratiquer ?

Ce qu'il faut ? — D'abord l'acceptation préalable et de l'épreuve qui menace et de la douleur qui nous frappe. — Ensuite la force d'âme de porter aussi longtemps qu'il le faut le poids de cette douleur. — Enfin un but, une raison, un idéal qui nous aide, qui soit l'âme de notre endurance.

I. — *L'acceptation volontaire*

Il y faut d'abord l'acceptation préalable de l'épreuve et de la souffrance. C'est le premier pas, celui qui coûte, mais aussi qui engage à fond d'une manière presque décisive.

Nous avons un élan si irrésistible vers le bonheur et une répugnance si marquée pour la souffrance, que la seule menace de l'épreuve trouble, désarçonne, met hors d'eux, même les meilleurs.

Voyez le plus héroïque des hommes, N.-S. Jésus-Christ, au commencement de son agonie. Voici venue « son heure », comme il disait en parlant de sa passion ; il la devine qui s'avance dans la nuit avec cette bande d'hommes que conduit Judas ; encore quelques instants, et elle va fondre sur lui, se saisir de sa personne, l'abreuver dans sa chair, dans son cœur, dans son âme de tout ce qu'un homme peut souffrir et au-delà.

Alors devant l'épreuve imminente tout ce qui frémit dans l'homme à l'apparition du malheur frissonne aussi dans le cœur de Jésus. Les évangélistes parlent de frayeur, de tristesse, d'angoisse et même de dégoût (Mt., XXVI, 34, 37 ; Marc, XIV, 33 ; Luc,

XXII, 42). Et le début de sa prière n'est pas si différent de notre prière à nous tous : Mon Père, tout vous est possible ; écartez de moi cette coupe de douleur ! (Marc, XIV. 35, 36).

Qui n'a eu sous les yeux au cours de sa vie le spectacle de ce drame ?

« Ecartez de moi ce calice ! » sanglote la mère devant le berceau de son enfant, pris de convulsions ; ainsi conjure l'homme d'affaires au moment que s'effondre son entreprise ; ainsi avons-nous prié à nos heures d'angoisse.

Mais le magnifique de l'endurance, son entrée en scène et sa première victoire, c'est qu'elle ranime le courage abattu, et que la prière, commencée dans le refus, s'achève, comme dans le cœur et sur les lèvres de Jésus : Mon Père, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne.

Acceptation de l'épreuve que doit doubler l'acceptation de la douleur s'enfonçant dans l'âme. — Après avoir vaincu la peur il faut triompher de la souffrance.

Second acte du drame intérieur de la résignation, aussi pathétique que le premier. Dans l'extrême danger on se raccroche à toutes les branches, même aux branches mortes.

Mais la mort, la ruine, la défaite : c'est la douleur qui frappe en plein cœur, et qui exige un nouvel effort d'acceptation.

II. — *La force d'âme*

Effort qu'il va falloir maintenant renouveler aussi longtemps que se prolongera la souffrance : car si l'endurance suppose l'acceptation préalable de l'épreuve qui menace et de la douleur qui frappe, elle consiste surtout à « *tenir* » sous le poids de cette douleur.

Tenir ! beaucoup s'imaginent que le mot appartient au vocabulaire de ceux qu'on nomme les poilus, qu'il date seulement de la guerre 1914-1918, qu'il est une nouveauté, née de la vie des tranchées, où pendant quatre ans s'accrocha la ténacité de nos soldats.

Erreur ! la guerre des taupes l'a seulement remis en circulation. Car il est vieux comme les vertus qu'il représente et il fait partie de la terminologie rigoureuse de la morale naturelle et chrétienne.

Il entre en effet dans la définition classique de la vertu cardinale de force, dont le rôle, dit S. Thomas d'Aquin, est d'agir et de tenir, *aggredi* et *sustinere*.

Tenir, endurer, supporter d'une âme égale l'adversité, tâche difficile, plus ardue, enseigne le même S. Thomas d'Aquin que d'agir (IIa-IIæ, q. CXXIII, art. 6, ad 1m).

En effet, tenir bon suppose qu'on est aux prises avec plus fort que soi : il est plus facile d'entreprendre une construction que de la poursuivre.

Tenir bon suppose encore qu'on est déjà en pleine mêlée, qu'on reçoit les coups, qu'on sent leur vigueur, tandis qu'agir et entreprendre c'est seulement les prévoir : combien qui avouent : si j'avais su qu'il m'en aurait tant coûté, jamais je n'aurais eu le courage de me lancer.

Tenir bon suppose enfin un certain laps de temps, une durée notable de l'épreuve, le prolongement de ses souffrances, tandis qu'agir et entreprendre c'est seulement un coup dur à donner.

Aussi, ne vous étonnez pas qu'elle soit l'œuvre de cette grande vertu qui s'appelle la force ; qu'elle s'apparente avec cette autre vertu à qui nous donnons ce nom peu commun de magnanimité ou de grandeur d'âme ; qu'elle sculpte dans notre faiblesse, ces plus beaux exemplaires de l'humanité, les héros, les saints et les martyrs.

Héros, on ne le devient pas du jour au lendemain. Une plainte, aussitôt désavouée, peut nous échapper sous la morsure de la douleur. Mais déjà cela est beau de se ressaisir, si, comme disait Mgr d'Hulst, au-dessus de la persévérance qui ne tombe jamais, il y a la persévérance qui se relève toujours.

III. — *La raison de souffrir*

Pour accepter ainsi l'épreuve et la douleur, pour endurer la souffrance aussi longtemps qu'elle nous étreint, évidemment il faut un but, une raison, un idéal qui nous aide, qui nous soutienne.

Demandez à l'ouvrier pourquoi il accepte son monotone, pénible, dur travail de chaque jour, au bureau, au magasin, à l'usine. Le moins idéaliste vous répondra qu'à la fin de la semaine ou du mois, tombe le salaire qui assure le pain, le bien-être, la joie de la famille.

Demandez à une mère pourquoi elle accepte d'avance les douleurs de l'enfantement, les nuits entrecoupées près d'un berceau, l'accaparement de toute sa personne et de toutes ses journées pour ses enfants. Elle vous répondra à peu près par les mêmes mots que Jésus dans l'Evangile : une mère, dans la joie de la venue au monde de son enfant, se souvient-elle de ses douleurs ?

Demandez à la petite sœur des pauvres pourquoi elle accepte de mendier pour ses vieillards et de les servir ; au missionnaire pourquoi il accepte de contracter dans son corps les fièvres tropicales et dans son cœur la nostalgie de son pays ; au martyr pourquoi il accepte les coups de lanières plombées, la déchirure de sa chair par les ongles de fer, la mort sur la croix ou dans l'eau bouillante ou sur un bûcher. La petite sœur des pauvres, le missionnaire, le martyr vous répondront : pour l'amour de Dieu.

S'il n'y avait un but, s'il n'y avait un motif, s'il n'y avait cet amour, amour humain ou amour divin, il ne se trouverait personne pour accepter et surtout pour endurer la souffrance et les désespérés auraient raison.

Mais parce qu'il y a cet amour, plus fort que la souffrance, plus fort même que la mort comme dit l'Esprit-Saint, alors il s'empare de la douleur, il la transfigure, il l'aimante de sa propre séduction. Elle reste la souffrance, mais elle devient en plus la condition, le moyen, le secret d'atteindre le bien supérieur connu et aimé qu'on désire.

Et quand noble est cet amour, quand il possède une âme, quand il est une flamme qui le dévore, il transforme à ce point la souffrance que souffrir devient un besoin, une joie, une nourriture exaltante. Autrefois, les apôtres s'en allaient joyeux de leurs persécutions : *ibant gaudentes*. S. André soupirait après la croix : ô bonne croix, si longtemps désirée ! S. Ignace d'Antioche réclamait la jouissance d'être broyé par les dents des bêtes : *bestiis fruar* ; et aujourd'hui, notre Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus expire en prononçant ces mots : ...Je trouve qu'il n'y a besoin de résignation que pour vivre... pour mourir c'est de la joie que j'éprouve... Oh ! je ne voudrais pas moins souffrir !... Oh ! je l'aime !... mon Dieu, je vous aime !... Ainsi la parole de N.-S. se vérifie : votre tristesse se changera en joie.

* *

Accepter avec soumission l'épreuve et la douleur et les supporter avec patience et persévérance en vue d'un bien supérieur connu et aimé, voilà en quoi consiste le bon usage de la souffrance.

De quelle hauteur cela dépasse la lâcheté du suicide, le mensonge du stoïcisme, la paresse des fatalistes ! Mais de quelle hauteur aussi cela dépasse notre faiblesse humaine, impuissante sans le secours de Dieu à s'élever au-dessus de son égoïsme, de sa pusillanimité, de sa peur de souffrir.

A vingt-quatre ans, en pleine jeunesse, avec la conscience de son génie de savant et de penseur, notre grand Pascal voit tous ses rêves s'évanouir. « Paralysé depuis la ceinture jusqu'en bas, il ne marchait plus qu'avec des « potences » ; ses jambes et ses pieds étaient froids comme du marbre ; ses douleurs de tête et d'entrailles étaient intolérables ; ne pouvant absorber aucun liquide qui ne fut chaud, obligé même de n'absorber que goutte à goutte les remèdes qu'on lui administrait, il était un objet de profonde pitié pour tous ceux qui l'approchaient » (Victor Giraud, *La vie héroïque de Blaise Pascal*, I, p. 47).

Mais Pascal a la foi. Il se tourne vers Dieu. Il lui fait dans son cœur, et combien de fois avant de la coucher sur le papier, sa sublime *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*.

Prière exaucée ! car nous disent les témoins de sa souffrance : il « ne se plaignait jamais ; il regardait tout cela comme un gain pour lui ; ...il faisait avec joie de toutes ses peines le sacrifice de sa pénitence, « déclarant » qu'un chrétien trouvait son compte à tout, et aux souffrances plus particulièrement. » (Cité par V. Giraud, ouvr. précédent, même page).

Mais, déjà Jésus avait composé pour nous cette prière pour le bon usage de la souffrance : Notre Père qui êtes aux cieux... que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! *Amen.*

III

3e Dimanche de Carême

LA SOUFFRANCE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Mauvaise souffrance, la révolte, l'insensibilité de façade, l'inertie des éternels malchanceux ; bonne souffrance, la patience et la persévérance dans l'épreuve sous le souffle d'un grand amour.

Cette bonne souffrance, c'est la vertu d'endurance ; mais ce n'est pas nécessairement l'endurance chrétienne.

Certes, c'est déjà chose belle, grande et féconde ! Qui n'admire la mère qui endure pour son enfant, le soldat pour sa patrie, le savant pour les progrès de la science et le bien de l'humanité ?

L'endurance chrétienne est d'une qualité et même d'une essence supérieure. Ce n'est pas seulement un amour humain, si noble soit-il : amour maternel, patriotisme, philanthropie, qui l'inspire et la communique, mais en définitive, un amour plus haut. L'endurance chrétienne vient de Dieu et va à Dieu.

Et si nous l'appelons chrétienne, c'est entre autre, parce que le Christ nous offre le plus bel exemplaire de cette endurance, et parce que les chrétiens ses disciples doivent sur son modèle en porter la marque.

L'endurance : vocation du Christ ; l'endurance, vocation du chrétien : voilà les deux pensées qui retiendront nos réflexions.

I. — *L'endurance, vocation du Christ*

L'endurance fut la vocation du Christ.

L'Eglise ne met pas sous nos yeux d'autres images de lui que la croix. Il y a bien dans nos crèches traditionnelles de Noël, sous le toit rustique de chaume ou dans l'anfractuosité du rocher, un Notre-Seigneur qui repose sur la paille sous les traits mignons d'un petit bébé... ; mais celui-là nous l'appelons le petit Jésus. Il y a bien encore, dans nos fêtes de la Sainte-enfance, un Notre-Seigneur enfant, porté en procession sur les épaules de ses petits frères ; mais celui-là nous l'appelons l'Enfant Jésus. Il y a bien aussi aujourd'hui sur nos autels, un Notre-Seigneur homme fait, dont la main nous découvre le cœur ou dont les deux bras s'ouvrent et s'étendent pour nous inviter et pour nous embrasser ; mais celui-là nous l'appelons le Sacré-Cœur.

Le Christ, c'est Notre-Seigneur sur la croix, agonisant et mourant en expiation du péché, pour réparer l'offense faite à Dieu et le mal fait aux âmes par le péché.

Et si c'est là la vraie image du Christ, son visage authentique, son portrait au naturel, c'est parce que en effet il est, avant tout, cela : le rédempteur par ses souffrances et par sa mort. C'est sa raison d'être, sa mission, son rôle, de son premier à son dernier souffle. « Toute la vie du Christ fut une croix et un martyre », selon la formule de l'*Imitation*.

Et en effet, la souffrance, Notre-Seigneur l'a choisie, il en a porté réellement le poids, il l'a embrassée dans toute son étendue, il en a connu les limites extrêmes.

Il l'a choisie de toute éternité ; il aurait pu choisir entre la couronne de fleurs et la couronne d'épines, et comme écrit S. Paul, « au lieu de la joie qu'il avait devant lui... il a souffert la croix » (Héb., XII, 2).

Il en a porté le poids. Car n'allons pas nous imaginer qu'après tout la pire souffrance ne fut qu'un jeu ou qu'une apparence pour cet homme qui était un Homme-Dieu. Notre foi nous enseigne et l'Evangile nous montre qu'il n'a pas abrité sa sensibilité humaine derrière son impassibilité de Dieu : il a eu soif, il a pleuré, il fut triste à en mourir, en un mot, selon l'affirmation d'Isaïe, le prophète de sa passion, c'est vraiment qu'il a porté nos souffrances.

Il les a embrassées dans toute leur étendue, celles du corps, celles du cœur, celles de l'âme. Nous avons souffert du froid et nous avons eu faim : il est né dans une étable, ouverte à tous les vents, une nuit d'hiver, a grandi dans la maison d'un pauvre, a vécu sans chez lui pendant trois ans, et l'Evangile nous dit qu'il eut faim. Plusieurs parmi nous ont eu des prisonniers, des blessés, des morts; il a été ligoté, crucifié, percé par la lance. Tous nous sommes meurtris du sort de notre pays dont nous accusons la haine, les abandons, la trahison d'avoir amené les malheurs : il a pleuré sur Jérusalem et connu la haine des pharisiens, l'abandon de ses apôtres, la trahison de Judas. Ainsi nos souffrances et physiques et morales, il les a prises.

Il en a connu les limites extrêmes, pendant ce triduum de sa Passion, jusqu'à la sueur de sang de son agonie, jusqu'à savoir qu'il souffrait et mourait en vain pour beaucoup, jusqu'à l'impression que l'abandonnait et se détournait de lui le Père du ciel en qui il avait mis toute sa confiance.

Tout cela : l'épreuve, la douleur, la douleur à plein, la douleur qui déborde, il l'a enduré, c'est-à-dire supporté avec patience, avec courage, avec élan même. Pas de murmure contre la Providence ni contre les hommes qui en sont les instruments : un *fiat* héroïque, une maîtrise de lui-même, une force d'âme qui ne se dément pas ; bien plus, le désir de cette heure, le refus d'écouter les apôtres qui déconseillent de monter à Jérusalem, l'assurance et l'ardeur de ce condamné à marcher vers son supplice.

Pourquoi cette patience, ce courage, cet élan? Parce que Notre-Seigneur avait son but : faire amende honorable à son Père, arracher le monde à ses péchés et à ses misères, reconquérir les âmes à l'amour et qu'à travers ses souffrances il voyait ce triomphe : quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi (Jo., XII, 32).

II. — *L'endurance, vocation du chrétien*

Mais alors, puisque l'endurance fut la vocation du Christ, n'est-ce pas l'évidence qu'elle sera aussi la vocation du chrétien ?

1. Qu'est-ce qu'un chrétien ? C'est celui qui a reçu le sacrement de baptême. Or ce baptême nous a marqués pour la souffrance.

En traçant sur nous les premiers signes de croix, le prêtre dit : Reçois le signe de la croix et sur ton front et dans ton cœur... Oui sur notre front pour n'en pas rougir, mais aussi dans notre cœur pour l'accepter avec résignation. C'est ce que précise bien la formule parallèle du baptême des adultes : Je te signe pour que tu portes la croix du Seigneur : *Signo tibi frontem ut suscipias crucem Domini.* Et dans la prière qui suit immédiatement, il a demandé à Dieu de garder par sa toute-puissance cet élu marqué du signe de la croix. Et ce signe il l'a multiplié tout au cours de ce cérémonial.

Ainsi avons-nous été introduits dans notre religion sous le signe de la souffrance de Notre-Seigneur.

2. Qu'est-ce encore qu'un chrétien ? Pour le moins un disciple, un adepte, un tenant du Christ. C'est la signification première du mot : qui est du Christ.

Or serait-il vraiment le disciple du Christ, aurait-il son esprit, aurait-il compris l'élémentaire de son enseignement le chrétien qui n'entendrait rien à la loi du sacrifice, dont tout l'effort serait de l'écarter de son chemin, qui se refuserait à l'endurer quand il s'impose.

Voyons, son maître a pourtant bien dit : si quelqu'un ne porte pas sa croix et ne me suis pas, il ne peut être mon disciple ! (Luc, XIV, 27). Son Maître a bien déclaré : Le disciple n'est pas au-dessus du Maître... il suffit au disciple d'être comme son maître (Mt., X, 24, 25).

Alors, Mgr Gay n'avait-il pas raison de conclure : quiconque, à l'école de Jésus-Christ, s'arrête en deça de la croix, ne finit pas ses classes ? (Cité par R. Plus, S. J. : *La folie de la Croix*, III, c. II).

3. Qu'est-ce encore qu'un chrétien ? un baptisé ? oui, nous l'avons dit. Un disciple du Christ ? évidemment, autrement il ne serait pas logique avec lui-même et renierait pratiquement son baptême. Un baptisé et un disciple du Christ, est-ce tout ?

Non ! par la transcendance de son Maître et de son initiation baptismale, le chrétien est beaucoup plus qu'un étudiant inscrit aux cours de ce Maître. Déjà un Platonicien, un Epicurien, un Voltairien, ce n'est pas seulement celui qui a fait siennes les idées de ces philosophes, mais aussi celui qui les fait passer dans sa vie pratique et qui se conduit comme eux en idéaliste, ou en matérialiste, ou en incrédule. Combien cela se vérifie encore plus rigoureusement du chrétien, du disciple du Christ, de l'élève d'un Maître qui est à la fois Vérité et Vie, qui instruit du dehors par son évangile, mais forme aussi du dedans par sa grâce.

Ainsi, le chrétien, le baptisé, le disciple du Christ, en définitive et en plénitude, c'est, selon le mot de S. Augustin, un autre Christ, *Christianus, alter Christus.*

Mais alors, la conclusion s'impose, rigoureuse et inéluctable : Le chrétien est un autre Christ. Or le Christ est un Jésus crucifié. Donc le chrétien porte sur lui les stigmates de la Passion.

A l'époque où les lois antireligieuses venaient de décrocher le crucifix de la salle des audiences dans nos tribunaux français, le barde breton, Théodore Botrel, dont tant de chansons restent populaires, fut cité comme témoin devant la Haute-Cour dans un procès politique. Quand fut venu son tour de comparaître, le président l'invita à prêter serment suivant l'usage. Botrel chercha d'abord des yeux le crucifix, et, ne l'apercevant nulle part, il dit à haute voix : Je suis chrétien, je suis donc un crucifix vivant ; et faisant sur lui un grand signe de croix, il ajouta : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je jure de dire la vérité. (Cité par Duplessy : *Hist. de catéchismes*. Un vol., p. 32, Téqui, 1924).

« Je suis chrétien, je suis donc un crucifix vivant. » C'était, sur les lèvres de ce catholique, la formule même de S. Augustin : *Christianus alter Christus.* Et, ma foi, c'est le poète de la Bretagne qui avait raison de traduire : Je suis donc un crucifix vivant. Car il n'existe qu'un Christ, le Christ crucifié pour le salut du monde, ainsi qu'affirmait l'apôtre saint Paul : Je n'ai pas jugé que je dusse savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié (I Corinth., II, 2).

* *

L'endurance, vocation du Christ ; l'endurance, vocation du chrétien.

Notre pauvre monde est-il encore capable d'entendre sans s'étonner, sans frémir, sans protester une pareille prédication ?

De son temps, l'apôtre S. Paul déclarait : Nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens (I Cor., I, 23).

De notre temps, si la croix du Christ et des chrétiens reste un scandale et une folie, non seulement pour les Juifs et les païens, mais encore pour des baptisés, ne serait-ce pas parce que ces baptisés se sont laissé vider insensiblement de l'esprit de l'Evangile et saturer des idées d'un néo-paganisme pratique?

Ce nouveau paganisme prétend bien avoir trouvé une nouvelle solution au problème de la douleur. La résignation, la patience, l'endurance : vertu des faibles, opium du peuple, moyen de domination sur les masses malheureuses ; la science, le progrès, la force vont affranchir l'humanité, instaurer un ordre nouveau, établir le paradis sur terre.

Plus que décevante promesse puisque le paradis annoncé s'est changé en enfer, l'enfer des hommes qui se haïssent, qui se retrouvent plus malheureux que devant, qui s'entretuent à plaisir avec ces inventions de la science destinées à leur bonheur.

Le même S. Paul l'avait prédit quand il prêchait la croix : « Il est écrit : je détruirai la sagesse des sages et j'anéantirai la science des savants... »

Alors, devant cette expérience renouvelée pour la nième fois, revenons à la conclusion du même apôtre : ...Le monde, avec sa sagesse, n'ayant pas connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication (ibid., 21), de la prédication de l'endurance chrétienne.

Non pas que l'Eglise, fondée sur l'Evangile, prenne délibérément son parti des malheurs des hommes sans rien faire pour les conjurer. Personne n'a travaillé comme elle, au cours des siècles, pour alléger la souffrance humaine et en particulier pour éviter, enrayer, limiter le cataclysme de la guerre dont nous portons encore douloureusement le poids. Mais elle sait bien que les intentions les plus généreuses et les plus louables efforts ne supprimeront pas la loi expiatrice de la douleur et que selon la parole de son Maître, il y aura toujours des pauvres parmi nous, des pauvres, des déshérités, des souffrants.

Aussi, aujourd'hui comme hier, met-elle la croix sous les yeux de ceux qui souffrent, pour les consoler et les fortifier, de ses leçons et de ses espérances.

Dans une de ses lettres pastorales de la guerre, l'évêque de Nantes a cité ce trait vécu de l'immense et pitoyable exode de l'année 1940.

Parmi le flot des réfugiés, se trouvait une humble femme, épuisée de fatigue et de faim ; près d'elle un modeste paquet de linges et de vivres : « J'ai tout perdu, dit-elle, voilà tout ce qui me reste. »

Puis, avec une sorte de fierté mêlée de sérénité, montrant une petite croix qu'elle portait au cou, elle ajouta : Heureusement, on a ça.

Ça, la croix, la croix signe du Christ et signe du chrétien, c'est elle qu'il faut regarder. *Amen.*

DOMINICALES LITURGIQUES

VI

2e Dimanche de Carême

LE ROYAUME DU DIEU VIVANT

Mes frères,

Voyageant dernièrement en la compagnie d'un brave ouvrier d'une cinquantaine d'années, j'entendis une profession de foi publique qui, à n'en pas douter, est rééditée à des milliers d'exemplaires dans nos foyers ouvriers. La voici, textuelle : « Travailler de jour, de nuit pendant toute une vie ! Si, au moins, il y avait de la justice en notre monde ! Il n'y en a pas ! On « trime », on s'éreinte pour aboutir à quoi ? Au royaume des taupes... »

Lorsqu'il mourra, ce pauvre homme — et bientôt, peut-être, car le travail l'a épuisé — sa famille achètera un beau Crucifix qu'elle placera sur sa tombe... Car, vous ne l'ignorez pas, en notre siècle, le Christ se voit sur les tombeaux, mais trop peu chez les vivants. Dans les cimetières, rares sont les tombes où il n'a pas sa place... Dans les maisons des vivants, on le relègue avec soin loin des regards du public, comme si sa présence était une gêne. Chrétiens, m. f., le Christ est-il le Dieu des morts ou le Dieu des vivants ? (Mt., XXII, 32). Contre un laïcisme qui le chasse de vos foyers et de votre vie, voici le moment de réagir. Le Carême nous est donné dans ce but. Préparez les voies du Seigneur... Il vient. Pâques doit être dans vos âmes le jour de son triomphe. Il vous apporte la vérité, la grâce. Il apporte au monde la justice, l'amour et la paix.

I. — *Royaume de la vérité*

« Il est au milieu de vous et vous ne le connaissez pas », disait aux Juifs S. Jean le Précurseur (Jo., I, 26).

S'il revenait parmi nous, le Baptiste, sa première impression serait-elle différente ? Si S. Paul revenait, il n'aurait pas même la ressource de prendre comme exorde de son sermon, comme jadis à Athènes : « Je vous considère comme des gens éminemment religieux. Lorsqu'en passant je regardais les objets de votre culte, j'ai même vu un autel avec cette inscription : Au Dieu inconnu. Ce Dieu que vous ignorez, je viens vous le faire connaître... » Chez nous, chez beaucoup de nos frères, du moins, le nom même de Dieu est banni et considéré comme une « antiquité » dépassée par les événements, et cela au nom d'une fausse science. Cherchez bien, poussez à fond les raisons de cette incroyance, qui devrait enflammer de charité et de dévouement apostolique les âmes des chrétiens, plus vivement encore que l'âme de S. Paul n'était indignée au spectacle de la ville pleine d'idoles. On vous répondra par de prétendues raisons philosophiques qui masquent une réelle ignorance de Dieu et de la Révélation chrétienne.

Philosophie ? Il en existe autant que de philosophes. L'esprit d'un homme, si éclairé soit-il, est-il pour les autres hommes une lumière infaillible ? Il peut se tromper. La preuve en est que les doctrines évoluent avec les hommes qui passent... Mettre sa vie à l'école d'un homme, en réalité, si impuissant en face de l'immense réalité qui le dépasse, c'est bâtir sa maison sur le sable et s'exposer à la voir démolir par le premier orage. Accrochez-vous dans le désordre actuel des idées, à un édifice solide, à la pierre vingt fois séculaire, victorieuse des tempêtes, des hérésies et des siècles, qui est l'Eglise de Jésus-Christ. Alors, votre maison sera bâtie sur le roc (Cf. Mt., VII, 24).

L'Eglise existe précisément pour enseigner aux hommes qui passent une Vérité qui ne passe pas et les agréger tous au Royaume du Roi Eternel des siècles, seul vrai Dieu (I Tim., I, 17). « Je suis Roi, a dit son Fondateur, et je suis venu en ce monde pour prêcher la vérité : quiconque est de la vérité écoute ma voix » (Jo., XVIII, 37).

Les uns, sceptiques, haussent les épaules et murmurent, moqueurs, exactement comme le fit Pilate il y a 19 siècles : « La vérité ? Existe-t-elle seulement ? Bien malin celui qui la connaîtrait ! » Les autres, plongés dans la matière et n'imaginant même pas que je puisse exister autre chose, s'écrient, tout comme les Juifs de ce temps-là : « Nous ne voulons pas de ce roi ! Nous ne connaissons pas d'autre loi que celle de la République ! » Pauvres gens, on vous parle spirituel et vous ne comprenez que la chair... tranquillisez-vous. « Ce Roi des âmes ne vient pas détrôner les puissants de la terre » (Hymne de l'Epiphanie). Il a prescrit de « rendre à César ce qui lui appartient ». Mais, ce qu'il veut, c'est vos âmes... c'est d'abord la soumission de vos intelligences à la Vérité qu'il est venu vous révéler. « Je suis la Lumière du monde. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. »

D'autres encore, s'étonnent et se scandalisent, lorsqu'apparaît dans son vêtement de pourpre et de sang,

la tête couverte d'un diadème d'épines, le Roi que les soldats viennent de flageller, lorsqu'ils le voient ployer sous la croix, puis, attaché par les mains et les pieds, mourir sur un gibet...

Ne savez-vous pas qu'il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans « sa gloire » et la mériter pour nous ? C'est le grand mystère qui, au temps de S. Paul déjà était « pour les Juifs un scandale, pour les païens une folie » et qui reste pour les hommes de notre siècle une incompréhensible histoire, tant qu'ils n'ont pas découvert, en lisant l'Evangile, le secret qui explique tout : l'Amour. C'est l'Amour qui a conduit le Fils de Dieu de Bethléem au Calvaire. C'est l'Amour aussi qui, pour la joie de nos âmes, s'est révélé dans la céleste lumière de la Transfiguration et dans la certitude triomphante des apparitions du Christ ressuscité. « Il est sorti vivant du tombeau, le troisième jour, conformément aux Ecritures ». Voilà le fondement inébranlable de notre foi.

II. — *Royaume de la grâce*

Entré dans le Royaume de Dieu par le baptême, le chrétien participe aussitôt aux richesses de la vie divine qui s'écoulent du Cœur du Christ Jésus dans chacun des membres du corps mystique. S'il est fidèle aux appels de la grâce, s'il obéit aux lois de ce Royaume spirituel qui est l'Eglise de Dieu, il doit régulièrement terminer son pèlerinage terrestre en abordant sans encombre aux rivages de la patrie éternelle. « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé » (Mc., XVI, 16).

« Et voici, continue le Christ; les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues, ils prendront les serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera aucun mal ; ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris. » Miracles qui, en réalité, accompagneront la parole des premiers apôtres et celle des saints au cours de l'histoire.

Mais le miracle permanent, m. f., celui qui s'impose à tout homme de bonne foi, c'est, proclamons-le bien haut, le miracle spirituel qui, depuis vingt siècles bientôt, les incroyants eux-mêmes le reconnaissent, élève l'humanité au-dessus de sa vie rampante et bornée, c'est « cette grande paire d'ailes » donnée par l'Eglise aux hommes, sans laquelle ils retomberaient inévitablement vers les bas-fonds.

Les démons sont chassés et les serpents sont maîtrisés dans le secret des âmes par la grâce des sacrements. — De nouvelles langues ? Lisez la Vie des Saints et vous me direz s'ils ne parlent pas la langue des anges. — Les poisons devenus inoffensifs ? C'est tous les jours que les chrétiens respirent un air contaminé par les virus du vice et du péché, sans que le démon puisse les vaincre. — Les malades guéris ? Ils sont innombrables, les malades que chaque jour guérit la main d'un prêtre, les infirmes qui se mettent à marcher et les morts qui ressuscitent.

Encore une fois, le Royaume est un Royaume spirituel, un Royaume qu'anime et vivifie l'Esprit de Dieu, que nourrit et réjouit l'ineffable présence du Roi... Car, l'immense miracle que Dieu a fait est celui qui perpétue son action de salut et fait de l'Eglise le temple permanent de la Divinité. Non seulement elle parle en son nom (« Qui vous écoute, m'écoute »), elle agit en son nom (« Je te donnerai les clés du royaume »), mais elle renouvelle perpétuellement le sacrifice du Calvaire et, dans ses tabernacles, elle possède avec elle son Roi jusqu'à la fin du monde.

Vous savez avec quelle flamme S. Thomas d'Aquin a chanté, dans le *Lauda Sion* en particulier, cette table du Roi de la nouvelle alliance qui remplace l'ancienne, la vérité qui chasse l'ombre, la lumière qui anéantit les ténèbres. Ce qu'annonçaient le sacrifice d'Isaac, l'immolation de l'Agneau, la manne céleste, l'Eucharistie, chef-d'œuvre de l'amour divin, le réalise à la perfection. Le Roi qui est venu dans sa douceur (Zach., IX, 9), pour le salut de tous, et qui voile sa grandeur divine sous l'apparence du pain eucharistique, veut bien, pour répandre la vie dans les âmes de ses enfants et nourrir à la fois leur esprit et leur amour, se faire leur quotidienne nourriture. « *O res mirabilis !* » Voilà bien l'amour d'un Dieu.

* *

Face à de telles merveilles, quelle sera l'attitude de l'homme religieux ? Celle de l'adoration, c'est-à-dire, d'un amour poussé jusqu'à la tendresse pour Celui qui nous a tant aimés. « *Sic nos amantem quis non redamaret ?* » Celle d'un dévouement total allant jusqu'au don de soi pour le plus beau service qui soit au monde, le service du plus grand des rois, le Dieu vivant. *Amen.*

VII

3e Dimanche de Carême

LE ROYAUME DE LA JUSTICE

Mes frères,

La passion de la justice est une des plus vives qui animent les cœurs des hommes. L'injustice les révolte. Inconsciemment bien souvent, ils aspirent ardemment à ce royaume des cieux, commencé ici-bas dans l'Eglise, que le Christ est venu révéler : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » Leurs vœux, leurs désirs sont-ils en accord parfait avec la pensée du Maître ? Il ne semble pas, cependant, car, des devoirs qu'impose la justice, ils méconnaissent ordinairement le premier, celui qui fonde le royaume des âmes.

I. — *Justice envers Dieu*

a) Le premier acte et la première parole du Messie divin inaugurant sa vie publique sont éminemment riches et significatifs de ses sentiments et de ses intentions. Il va trouver Jean au Jourdain pour être baptisé. Jean s'en défend : « C'est moi qui doit être baptisé par vous et vous venez à moi ! » Jésus lui répond : « Laisse faire, car il convient que nous accomplissions *toute justice.* » Alors Jean le laisse faire. Et aussitôt qu'il est baptisé, voilà que les cieux s'ouvrent et il voit l'Esprit de Dieu qui descend comme une colombe et qui vient sur lui. Et une voix du ciel se fait entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. »

Ainsi, Jésus commence son ministère par un acte public et officiel d'humilité. Lui, le saint, le juste, qui a pris tout de notre nature, sauf le péché, il s'abaisse au rang des pécheurs et obtient aussitôt que, par un miracle éclatant, le Père et l'Esprit authentiquent sa mission. L'humilité et la gloire, l'abaissement volontaire et la miraculeuse glorification de Dieu, voilà bien la marque particulière de la mission du Fils de Dieu depuis Noël jusqu'au Calvaire. Il était couché sur la paille et les anges dans le ciel chantaient : « Gloire à Dieu ! » Siméon le portait dans ses bras et il inspirait au vieillard des accents de prophète. Bientôt, il va étonner le monde par